

DOMINIQUE PETITJEAN

**LE CHEMIN
DE LA PAGE**

LE CHEMIN DE LA PAGE

*Quand, pour une trace
de son passage dans l'espace,
le corps s'efface.*

*« Car Je est un autre. Si le cuivre s'éveille
clairon, il n'y a rien de sa faute. Cela m'est évident :
j'assiste à l'éclosion de ma pensée : je la regarde, je
l'écoute ...*

ARTHUR RIMBAUD.

Rien, cette écume, vierge vers

STÉPHANE MALLARMÉ.

“RIEN”,
depuis cette réminiscence
par laquelle le hasard de ce qui suit commence
ne serait sans la page blanche qui assigne
mon “Je” à être cet “Autre”,
marionnette d'un langage
dont le mouvement d'engrenage des rouages
articule la pensée de passage
que, sans le vide attracteur de la page,
mon esprit débile
resterait dans la marge immobile.

JE reste assis au bord de moi-même
tant que, dans la blancheur de la page
où l'effort d'attention de ma vision
ne discerne aucune ligne d'horizon,
les rimes souveraines qui s'enchaînent
à la bonne cadence des phonèmes
dont le son entendu reste le même
alors que le sens évolue
lorsque les mots sont lus
tardent à prendre sous ma main
dans le ruissellement ondoyant d'un poème
la mesure du vide que leur absence prolongée
déverse en mon sein.

QUITTE à plagier le prince des poètes
qui, par le mot "Rien", ouvre son œuvre complète
obscur et pure à mesure des lectures,
le premier jet délivre bien souvent
un sésame à la phrase abstraite
qui restitue la persistance
de cette épreuve que j'avance :
que lorsque mes yeux cherchent à isoler
un point blanc sur la page immaculée
le vide qui s'installe dans ma tête
de s'agrandir ne s'arrête.

ARRIVE alors que l'hébétude de mon esprit
s'associe au vide blanc de la page qui s'agrandit
jusqu'à la crainte que les mots de mon délire
ne puissent plus le circonscrire,
si bien que ma plume qui a dépassé l'âge d'entretenir
l'ambiguïté de mon désir
dans des poèmes égrillards,
du vide infini de la page blanche qui m'aspire
dans les profondeurs de son nulle part,
en manque de sujet, s'en empare.

PLUTÔT que de céder au silence de la pensée absente
qui s'éternise sur l'écritoire,
j'assimile l'hébétude de mon esprit
à la blancheur de la page
que le temps n'altère dans son passage,
si bien que me vient l'espoir,
en transposant le vide de ma vision dans une image,
de traverser sans dommage autre que mon âge
les années dont les quatre saisons monotones
prennent la couleur sépia de l'automne
en s'empilant dans un tiroir.

ALORS que remonte à la surface de la page blanche
la mémoire effacée d'une enfance sacrifiée
ma plume de poète s'entête à ce que se déversent,
de la fêlure qui me traverse,
des poignées de mots jetés pour recouvrer
dans le déploiement d'une trace
les images absentes d'un passé refoulé
que n'efface le présent qui passe,
mais pour que ma plume buissonne
au gré des rimes qui chantonnent
elle ne doit s'écarter
du vide de la page vierge qui l'attend.

SOIT je m'épuise à attendre
la survenance d'un point de repère
dans la blancheur indifférenciée de la page
dans laquelle l'attention de mon esprit se perd,
soit ma main s'aventure
à retranscrire dans l'écriture
le bourdonnement de l'hébétude
qui s'installe dans ma tête
quand le vide blanc de la page qui s'impose à ma vue,
sur les biffures des moutures de la strophe décousue,
prend le dessus.

POUR que l'esprit ne flanche
dans la nuit blanche,
la muse s'amuse à ce que l'être désespéré
qui plonge sa plume manquant d'usage
dans le vide de la page
qui engloutit les autres vies
que jamais il ne saisit,
trouve une réponse élégante
à la nécessité de son geste.

JE remanie une énième fois
la mouture tarabiscotée de la strophe raboutée
qui attestera l'obstination de mon geste
à reproduire avec justesse
ce moment où la blancheur de la page devient
la dominante du vide attracteur qui me retient
et, comme le peintre qui l'obtient
en mélangeant la palette des couleurs,
les rimes s'enchaînent sur les mêmes phonèmes
dans le cours limpide du poème
ce qui encourage le poète à retrouver,
à toute heure dans son labeur,
le miroir qui reflète son vide intérieur.

MES pensées m'apparaissent-elles
à mesure que les strophes acquièrent une forme
qui dit le vrai si elle est belle ?
Aussi je cisèle cette dernière qui se présente
pour imager le silence échangé avec ma page blanche
sans que les engrenages du langage
ne m'en disent davantage
comme lorsque dans mon enfance,
je recopiais cent fois la pénitence
et que mon esprit hébété entraînait en résonance
avec la blancheur du vide de l'aire vierge des pages
qui se remplissait de la tyrannie d'un rabâchage.

QUAND la strophe loufoque se disloque
sur la page dont l'aire vierge me convoque
aux heures où mon labeur est d'attendre
qu'un enchaînement de mots réussisse à me surprendre,
ma main se ressouvient des devoirs et des examens
auxquels je répondais faussement en quelques lignes,
poussé par la crainte que le vide blanc n'engloutisse
le temps imparti à ce que s'y tisse un récit factice
et que mon esprit ne puisse se raccrocher,
le premier surpris,
à la pirouette d'une idiotie.

RÉUSSIR à désancrer mes yeux
de leur plongeon silencieux
dans la blancheur immaculée d'une page
et de restituer, dans le bricolage d'un verbiage
aussi cohérent que plaisant,
la poursuite dans le vide infini
de la pensée absente de mon esprit,
sans perdre de vue que les va-et-vient de ma main
soumise au dicta des rimes
s'arrêtent là où les assonances de celles-ci n'expriment
l'hébétude endurente qui m'opprime.

Si ce poème s'impose sur le papier,
c'est moins pour détacher mon hébétude
de la blancheur indifférenciée de la page
que pour pointer la véritable nature
de ce vide intérieur
que ma plume déplace
en permutant des mots.

DÈS lors que la justesse du geste ne s'apprécie
qu'une fois la strophe réussie
je souligne les rimes qui sonnent
dans un charabia qui déraisonne
jusqu'à ce que devienne audible
dans une tournure compréhensible
l'entrée en résonance de mon insuffisance
avec le silence de la page blanche contemplée
et que mon esprit rassuré que la pensée absente
soit devenue lisiblement présente
de s'abandonner à la nuit noire
silencieusement tombée sur des épaules voutées.

COMME la basse continue du bourdon
prolonge le silence posé au début de la partition
la vacuité de mon être
se dilue dans la grisaille des lettres
aux heures du jour où, entre les plages de silence
d'une perpétuelle insuffisance
se trame cette évidence
que les strophes qui réitèrent la présence
de la pensée absente n'émergeraient des raturages
si, dans le vide blanc des pages
ou dans celui noir des cieux,
l'écoute de mes yeux ne voyait le lieu
où advient le merveilleux
depuis la mort de Dieu.

LES mots usés du trousseau de mon esprit ballot
qui gouvernent la dérive de mes yeux
à la recherche d'un point d'ancrage
dans la blancheur étale des pages
ne rapportent de l'expérience de cette errance
qu'un vide sillonné par les rimes chantantes
qui cherchent comment s'accorder
pour composer une pensée absente,
si bien que l'avancée musiquée
de la strophe ciselée
rapporte sous un aspect trompeur
l'aire vierge de la page transposée
par mon esprit vainqueur.

D'ALLER quérir le vide créateur
en haut à gauche de la page blanche suivante
permet à mon geste de gribouilleur
de soutiré d'un charabia obtus
la pensée farfelue qui reste tue
tant que ne l'anime la musique des rimes
et que la blancheur perçue ne soit lue,
car c'est dans le vide des pages vierges qui s'accroît
que dans une variation imprévue se déploie
la trace de mon écoute du temps qui passe
avec les mots que je n'entends pas.

SI, articulés par les rouages du langage,
des emboitements de rimes plates
ne restituèrent sur le verso de la page,
dans une image dont la ressemblance flatte,
la blancheur immaculée de son recto,
la déraison de mon esprit ne réussirait à parcourir,
la transposition achevée de la page blanche tournée
réflétant fidèlement la page vierge à venir,
le vide infini sans jamais en sortir.

PLUTÔT que de mystifier l'histoire du faux sage
qui, pendant des heures, ne détache son vide intérieur
de la blancheur immaculée de sa page,
je remise dans un tiroir
les strophes dont je ne saisis la subtilité
tant que leur tournure ne soit ciselée
et dont les plus ostentatoires,
rassemblées dans un grimoire,
souligneront l'effort de mon esprit à déjouer
une hébétude qui se complait à se fondre,
depuis mon plus jeune âge,
dans la blancheur des pages,
mais en trouverais-je aujourd'hui le courage
si la vieillesse dans la paresse
ne menait à l'écrit de détresse ?

BIEN qu'aucune certitude ne m'oblige
à me séparer d'une phrase heureuse,
dois-je pour autant offrir une image trompeuse
de mon esprit qui oublie,
quand la dextérité de mes doigts
insuffle une tonalité qui n'est pas celle de ma voix
à la pensée absente qui acquière une consistance
dans la souffrance créée de son silence,
que le poids de son hébétude ne varie
dans la vanité de l'histoire qui s'écrit.

JE suis cet insensé
qui, faute de posséder une histoire à raconter
autre que cette gageure de restituer
dans un poème brodé avec des rimes démodées
l'inanité de sa pensée,
embrasse l'envers hébété de sa face
sur des pages vierges de trace
après s'être approché du silence impénétrable
que son miroir lui tend.

COMME le miroir du couloir réfléchit mon absence
depuis l'angle mort de ma présence,
ma page blanche me renvoie la plage de silence
que mon esprit ne franchit
tant que ne se déploie la trace
de mon être qui s'efface dans le vide de l'espace
car lorsque je pense dans un effort tenace
c'est du silence qui s'ajoute au silence.

MAINTENANT que le vide s'est installé autour de moi
pour que l'ascèse du poème se déploie
je ne sais plus,
privé de l'aire illimitée des pages immaculées
où mes yeux sont à l'écoute de la voix
modulée par mes doigts,
ni quoi faire ni surtout où aller.

EN dehors de soutirer
de la page vierge sacrifiée
le vide qu'en moi j'y vois
ma plume n'y récolte rien
qui puisse contrebalancer la présence
de la pensée blanche qui s'éternise sur l'écritoire,
si bien que les extravagances qu'elle avance
au petit bonheur la chance
s'avèrent être incapables d'être infidèles
à la persistance du silence qui m'interpelle
quand les mots d'encre noire
ne trouvent le début d'une histoire
pour perpétuer le geste d'écrire
le tintinnabuli des rimes qui s'entr'appellent
pour musiquer les ritournelles
sans lesquelles chacun de mes âges
ne connaîtrait son délire.

DE nécessaire,
la page blanche étant devenue salutaire
au cheminement de mon esprit qui se réjouit
quand le déversement d'une prose aventureuse
canalisé par la rime rigoureuse
réussit sous mes yeux,
dans un tour de main astucieux,
à ce que la page blanche réapparaisse
dans une image dépourvue de relief,
mais comme le temps de cette illusion est bref
le vide infini qui ne varie
réinvite la pensée fille de l'air
à se laisser dédoubler par les vers impairs
qui la poursuivent dans l'écrit.

LES feuilles de papier
raturées, déchirées, brûlées
de ne recueillir une pensée limpide
sur la transparence inspiratrice du vide,
ne découragent mes doigts d'affronter le silence
de la page blanche qui est devenu,
du fait de sa persistance, ce que je pense
et comme d'un savoir échafaudé je n'ai pas l'assise,
mon ouvrage repose sur cette roublardise.

SANS le vide de la page blanche qui s'impose
pour ajourer le corps des lettres et séparer les mots
puisque ceux-ci ne sont scandés par mes lèvres closes
mais par mes yeux qui ne se lassent
de réécouter dans une trace
les silences des insuffisances
qui perdurent dans mon esprit
quand les mots écrits ne pensent pour lui
si bien que la justesse du son de leur scansion
entretient, comme pour une chanson,
la déraison de cette fiction.

SANS avoir été cet enfant qui s'attardait
dans le silence qui le rattrapait
après chaque rime désuète qu'il alignait
et qui déjà oubliait d'être
quand, dans le verbiage sonore obtenu,
ne lui parlait une pensée farfelue
réussirais-je, en moulinant comme une crécelle
le vide obsédant de ma ritournelle,
à enchaîner sur des pages blanches
les litanies d'un rituel
qui ramènent mon esprit
à ses premiers oublis de la vie ?

COMME je méconnaissais,
avant de l'entreprendre,
la tournure de la phrase qui bouclera
sur la pensée obtenue en écoutant sa venue,
je me désencombre de l'idée reçue
que le vide de la page nue peut être perçu
sans avoir été préalablement conçue,
car ce n'est que lorsque ma plume rebelle
sculpte une forme nouvelle
à une absence de contenu
qu'elle atteint son but.

NE sachant quel vide
de la page blanche ou de moi-même
s'ajoutera à mon poème j'attends,
et dès lors que les ratures ne censurent
la strophe de belle allure
qui veille à ce que la paresse
ne rattrape l'effort de brandir sa détresse,
que des rimes diligentes enchantent
une prose indigente
qui, tant que sur la page elle le reste,
dans le même état me laisse.

POÈTE ayant acté que ses rimes bancales,
privées d'une rame de papier,
n'enjamberaient l'hébétude qu'elles étalent
je ponctue, la plume à la main,
sur le chemin blanc des pages d'un retour au rien
une prosodie qui remanie la monotonie d'un refrain
qui repousse au lendemain
le point final des silences d'un esprit en souffrance
au travers desquels je pense.

PARTIE d'une plage de silence en quête de sens
l'écoute de mes yeux dérive
dans le flot sonore des mots qui m'arrivent
car ce n'est qu'en s'arrimant à la rigueur des lois
de la rime d'autrefois
que s'entrevoit la cohérence qui se déploie
et que mon esprit,
pris par son effort d'aller
à la rencontre d'une pensée,
ne s'écarte de la trace qui prolonge dans l'espace
l'imbroglio de mots dont le minimum de sens
finit par vaincre le silence
qui ne cesse de buter sur son absence
si bien que, de pages sillonnées en pages biffées,
se sont mes doigts qui baladent ma voix.

COMME c'est la dextérité de mes doigts
qui supplée l'incapacité de mon esprit à cerner
la pensée recherchée
tant que celle-ci ne soit ciselée,
sans l'insistance à extraire le silence
de la perpétuelle insuffisance
à sortir d'un chaos de mots avec le dernier mot,
sous mes yeux ne s'articulerait la strophe
qui, de l'inanité de ce labeur, s'en rapproche.

DEPUIS que j'écoute avec les yeux
les mots tus par ma voix
mais débroussaillés par mes doigts,
sur des feuilles de papier s'accumulent
des formules qui spéculent
sur le vide salvateur de l'aire vierge des pages
sur lequel s'appuie la vanité de mon ouvrage,
pour autant qu'aux poignées de mots déversés
se soit mêlée la rime judicieuse
des strophes prétentieuses
qui, en tournant en rond dans le vide,
acquièrent la tournure fluide qui les valide.

POUR un mot de travers je m'attaque
à la phrase tordue qui me cherche
car tant que le geste d'écrire
l'emporte sur les déceptions de relire
l'irréparable effacement dans ma mémoire
des origines de mon histoire
dont mon esprit ne s'en sépare,
après avoir éprouvé son silence sur l'écritoire,
qu'en succombant au sommeil dans la nuit noire,
ma page blanche restera, faute de mieux,
quotidiennement sous mes yeux.

POÈTE constamment mis en échec
par la difficulté de la lettre
je me réjouis néanmoins,
l'esprit empêtré dans les boursouflures
d'une écriture que je triture,
d'affronter dans cette entreprise
le vide illimité des pages blanches que n'épuise,
ni le savoir spéculé,
ni la bêtise avérée
d'une vie passée à rabâcher
une mémoire effacée.

APRÈS avoir traversé avec peu d'instruction
d'indécents poèmes en prose qui en conservent la trace,
mon geste triture une écriture qui resterait obscure
si, au fil des mots, ne s'articulait une équivalence
entre le savoir acquis et l'espace vierge conquis
dès lors que mon histoire ne se clarifie
dans la chambre noire de ma mémoire
mais dans le vide blanc des pages
où les rimes croisées depuis l'enfance
brodent les pensées que je ne pense
dans le silence de leur provenance.

CE poème laborieux qui ne réclame,
ni la maîtrise de la rime qui aiguillonne
la phrase brouillonne,
ni celle des titres en belle page des pauses
qui partagent une interminable prose,
mais l'aire vierge illimitée des feuilles de papier
où le prolongement malaisé de la trace
n'entame l'espoir de cueillir l'imprévu
de la strophe qui ne serait advenue
si le vide blanc des pages n'était dans l'attente
d'être traversé par une pensée mouvante.

LE flux évanescent de la pensée qui plane
sur l'aire vierge de la page nécessaire
au rassemblement des mots de mille manières
s'esquisse à mesure que mes yeux s'étonnent
de la rime qui entonne des mots qui braconnent
pour autant que les raturages
n'épuisent au long des pages
les mots usés d'un rabâchage,
et que mon verbiage privé de son cours,
ne laisse mon esprit balourd
poétiquement sourd.

LOIN des ouvrages où se bousculent
les représentations du monde
que certains conçoivent pour mieux le parcourir,
je m'en tiens à sillonner l'aire vierge des pages
pour approfondir, au terme de nombreux passages,
le vide créateur des énoncés qui le fondent,
et comme sous mes doigts de rimailleur
les ratures abondent,
ne peut-être quantifié l'espace vierge requis
pour que, le temps d'une seconde,
brille une pensée féconde.

EN ourdissant ce stratagème
d'intégrer le vide attracteur de la page blanche
dans l'avènement du poème
se retrouve inversé le flux des pensées
qui ravissent l'attente de mon esprit
lorsque la rime chantante qui se présente
relance le cheminement d'une tournure hésitante
vers la formule qui postule
que, sans l'aire vierge illimitée des pages,
mes yeux n'entendraient la voix
tissée par mes doigts.

COMME mes arguties
sur le vide créateur de la page blanche varient
à mesure que l'insatisfaction de leur écoute
avec les yeux les modifie
dois-je en conclure, plumitif d'une culture
où la vie de l'esprit est régie par l'écriture,
que l'espace vierge des pages contribue,
en ne limitant le polissage du poème,
à ce que s'agentent en un corpus mélodieux
le signifié des mots régie par les phonèmes
comme l'étoilé merveilleux
scelle le mystère des cieus.

CONVAINCU que plus la forme est concise
plus grande est la surprise que les yeux lisent,
je ne cesse de rabouter la tournure tortueuse
de la strophe boîteuse
pour en soutirer cette évidence
que sans l'aire vierge des pages
ne se ferait le polissage de mon verbiage
et que les pensées fluides
sur la nécessité du vide
resteraient confuses sur ma langue
et diffuses dans mon esprit.

COMME l'argile tourne,
sous les doigts du potier,
autour du vide qui fait naître l'amphore
pour contenir dans un galbe épuré
le parfum suranné de l'élixir évaporé,
chaque nouvelle strophe reprend sur le papier
l'aire vierge des pages sertie par les précédentes
puisque, poète, mon crayon ne saurait combler
autrement que dans une forme
qui ne repose sur aucun fond
le silence de la pensée absente,
si bien que sous sa main de plaisantin
le déversement de ce verbiage
sur l'attraction créatrice du vide blanc des pages
ne rime à rien.

POÈTE

grâce aux verres grossissants de mes lunettes,
me laisserais-je quotidiennement aspirer
par le vide attracteur d'une page blanche
si mon corps n'acceptait,
pour une vie de l'esprit,
de se désincarner dans l'écrit.

ET si,
de répondre à l'appel du vide créateur
que génère en moi une page blanche,
la singularité de ma pensée ne résultait pas ?
Abandonné à ce désarroi
le plus sage ne serait-il pas
en faisant vœux de silence, d'effacement et d'oubli,
de renoncer à la tyrannie de cette poésie qui,
tant que dans la déclamation qui séduit
ne s'entend la mélodie de la lyre qui vous ravit,
n'expose clairement le motif de cette lubie
de toucher avec ses yeux
le miracle ou la rime sur la page ranime
la mémoire effacée d'une vie
passée sous silence dans l'écrit.

JE ne cherche plus à être le poète
pour qui sa pensée ardue,
sans le support d'une page blanche,
resterait tue,
puisque la trace d'aucun écart
entre l'image que je vois
et le vide en moi ne se déploie
pour que, dans la vie, tu ne sois pas,
bats mon cœur bats mon cœur bats...

ET que la page en attente
d'une pensée redondante
sur le vide créateur
de mon labeur
reste blanche.

poème relu et modifié, le samedi 2 mai 2026.

à propos

Ouvrage numérique édité aux dépens d'un amateur en vu d'un usage strictement personnel et non marchand.

Les droits d'auteur sur le poème :
“*Le chemin de la page*”, sont réservés.

La mise en page numérique de cet ouvrage a été effectuée par l'Atelier Nulpar à Rezé.

- Pour me contacter

- Pour une visite de mon site internet

- Pour votre propre don actant votre satisfaction et vos encouragements